Danièle Manesse et Gilles Siouffi éd., *Le féminin & le masculin dans la langue : l'écriture inclusive en questions*

Paris, ESF Sciences humaines, 2019, 208 p.

Agnès Steuckardt

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/26502>

DOI : 10.4000/mots.26502

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 12 mars 2020

Pagination : 136-142

ISBN : 979-10-362-0235-3

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Agnès Steuckardt, « Danièle Manesse et Gilles Siouffi éd., *Le féminin & le masculin dans la langue : l'écriture inclusive en questions* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 122 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/mots/26502> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.26502>

Ce document a été généré automatiquement le 4 janvier 2023.

Tous droits réservés

Danièle Manesse et Gilles Siouffi éd., *Le féminin & le masculin dans la langue : l'écriture inclusive en questions*

Paris, ESF Sciences humaines, 2019, 208 p.

Agnès Steuckardt

RÉFÉRENCE

Danièle Manesse et Gilles Siouffi éd., *Le féminin & le masculin dans la langue : l'écriture inclusive en questions*, Paris, ESF Sciences humaines, 2019, 208 p.

- 1 Danièle Manesse et Gilles Siouffi reviennent sur le débat autour de l'écriture inclusive qui a battu son plein dans les médias français à la rentrée scolaire 2017, et, plus largement, du « féminin dans la langue ». Avec le concours de six linguistes, Bernard Colombat, André Chervel, Élise Mignot, Peter Eisenberg, Leda Mansour, Joung Eun Rim, ils examinent les arguments mis en avant par les promoteurs de cette pratique d'écriture, en interrogent le bien-fondé historique et les conséquences concrètes, notamment dans l'apprentissage de l'orthographe française. L'ouvrage est rédigé dans un format agréable : chacune des trois parties, subdivisée en brefs chapitres, est précédée d'une courte synthèse ; la mise en évidence de phrases clés facilite la lecture. L'objectif annoncé en quatrième de couverture est de proposer au lecteur « de prendre le temps d'examiner ce champ de discussion pour en comprendre les enjeux et y voir plus clair ». Le point de vue de spécialistes de la langue est évidemment précieux pour analyser l'ensemble des pratiques linguistiques que l'on appelle *l'écriture inclusive*, lesquelles touchent à la fois le lexique, la ponctuation, la morphologie, la syntaxe. Dans un contexte aussi polémique, il est difficile de s'abstenir de prendre parti ; au fil de cette recension, je signalerai les moments où l'ouvrage me paraît s'orienter davantage vers l'argumentation.

- 2 L'introduction, signée par D. Manesse et G. Siouffi, situe l'écriture inclusive comme une déclinaison, dans les pratiques linguistiques, d'une politique sociale « inclusive », c'est-à-dire visant à « "inclure" toutes les personnes qui peuvent se sentir non représentées par une désignation, qu'il s'agisse de sexe, d'ethnicité, de religion » (p. 7). Les auteurs regardent l'expression française comme une adaptation de l'expression anglaise *gender inclusive language*, « attestée depuis au moins une dizaine d'années » (p. 7), et font l'hypothèse qu'il s'agirait d'une traduction de l'anglais *inclusive writing* – le parcours de cet emprunt, issu d'une idéologie diffuse dans les sociétés anglo-saxonnes, serait d'ailleurs intéressant à suivre. L'écriture inclusive relève d'emblée du politique et concerne les pratiques linguistiques. La première partie de l'ouvrage examine ces dimensions de la problématique, en posant deux grandes questions : « Qui décide la langue ? », « Comment fonctionne la langue, et quelles sont les dimensions du système de la langue qui sont affectées par l'écriture inclusive » (p. 14) ?
- 3 Dans la mesure où ils avancent des « recommandations » (HCE, 2015), voire des « préconisations » (Viennot, [s.d.]), les partisans de l'écriture inclusive posent la question de savoir qui a autorité sur la langue. G. Siouffi souligne que, aujourd'hui particulièrement, nous vivons dans un monde multipolaire en matière d'autorité linguistique. Si l'Académie française a pour mission originelle de donner à la langue française des « règles certaines », d'autres instances, comme les commissions de terminologie, ont vocation à émettre des recommandations. Dans une société où les pratiques linguistiques ont tendance à se spécialiser et à évoluer rapidement, même si l'aspiration à une langue commune demeure, G. Siouffi propose de parler de « manières de faire transitoires et qui n'obéissent pas à la volonté d'un réglage global » (p. 25). En tant que « manière de faire », l'écriture inclusive concerne, selon lui, les niveaux lexical (par la féminisation des noms), grammatical (par l'accord), graphique (par le point médian). Les propositions graphiques suscitent de sa part une série de qualifications nuancées : s'il les trouve d'abord « ludiques », voire « artistiques », il termine par un « commodes, sûrement pas » (*loc. cit.*). Ce jugement d'inconfort ne donne cependant pas lieu à une argumentation intrinsèque : seule une preuve extrinsèque est avancée, « les essais menés au Québec ont été abandonnés » (*loc. cit.*). Le développement intitulé « Visible et inconfortable » amène le lecteur à se demander si l'inconfort n'est pas la raison d'être même de l'écriture inclusive.
- 4 D. Manesse entre plus précisément dans cette question de la visibilité. Du point de vue théorique, un présupposé de l'écriture inclusive est que « La langue reflète la société et sa façon de penser le monde. Ainsi, une langue qui rend les femmes invisibles est la marque d'une société où elles jouent un rôle second » (HCE, 2015, p. 8). D. Manesse revient d'abord sur le rapport entre la langue et le monde et s'attache à distinguer l'ordre de la langue et l'ordre du monde. Elle prend pour exemple une confusion courante des enfants non lecteurs : « il est difficile de leur faire admettre que *train* s'écrit avec un mot plus court que *papillon*, malgré la différence de taille de ce qu'ils désignent » (p. 39). Elle considère que les promoteurs de l'écriture inclusive sont victimes de la même illusion, « qui suppose l'homologie entre les choses du monde et les choses de la langue » (*loc. cit.*) – ce rapprochement vise à les décrédibiliser en leur attribuant une conception naïve de la langue ; il fait silence sur la motivation du signe et sur la production de sens par le signifiant. En tant que pratique, l'écriture inclusive présente, aux yeux de D. Manesse, deux inconvénients majeurs : le point médian ne correspond pas à une transposition de l'oral (et l'orthographe française, qui compte

déjà beaucoup de lettres muettes, se trouve ainsi chargée d'une nouvelle difficulté) ; il « perturbe la linéarité de la chaîne écrite » (p. 47). En marge de ces objections de fond, D. Manesse parsème son analyse de disqualifications mineures : sur le clavier, le point médian est « acrobatique à produire » (p. 47), les raisons parfois avancées par ses partisans peuvent prêter à sourire (« Je trouve ça élégant, cela forme comme des petits nuages à la fin des mots », Brigitte Grésy, citée p. 47), les règles d'accord invitant à utiliser l'ordre alphabétique en cas d'énumération et à accorder avec le terme le plus proche ont un « caractère byzantin et contraint » (p. 51).

- 5 La deuxième partie de l'ouvrage revient, en la resituant dans l'histoire, sur la formule « Le masculin l'emporte sur le féminin », qui a concentré les attaques des partisans de l'écriture inclusive. B. Colombat rappelle deux différences entre le français et le latin, dont le premier procède : l'existence du genre neutre et les règles d'accord. Outre le masculin et le féminin, le latin connaissait le neutre ; le grammairien latin du IV^e siècle Donat ajoutait « le genre commun », duquel relèvent les mots dont la forme est commune aux trois genres (comme *felix*) (p. 63). Il serait intéressant de remonter plus loin encore, vers cet indo-européen où l'opposition primaire concernait, selon Antoine Meillet, animé et inanimé, la distinction masculin/féminin n'intervenant que de façon secondaire. Mais l'analyse de B. Colombat, orientée vers l'amont, s'attache à décrire comment la langue française « s'est débarrassée » (p. 66) du neutre, répartissant les mots anciennement neutres entre le masculin, qui présentait à l'accusatif singulier la désinence commune - *um*, et le féminin, dont le - *a* des nominatif et accusatif pluriels le rapprochait. Cette description, qui présente le troisième genre comme un embarras linguistique et souligne la part d'aléatoire qui a présidé, pour les anciens neutres, à l'attribution des genres, n'est assurément pas tout à fait neutre : elle entre en résonance avec une relativisation, générale dans l'ouvrage, de l'importance de l'attribution d'un genre à un mot. Concernant l'accord, B. Colombat explique comment les grammairiens du latin ont construit a posteriori une interprétation de la morphologie latine en termes d'accord – ajoutons que, selon A. Meillet, dans les langues classiques chaque mot a son autonomie, et la concordance éventuelle des formes est une conséquence du marquage porté par chacun. Comme le montre B. Colombat, l'accord par voisinage, les règles de priorité qui régissent aussi bien les questions de genre que de personne sont conceptualisés tardivement ; le privilège donné à un genre plutôt qu'à un autre est considéré, encore au XVI^e siècle, comme une figure, c'est-à-dire une anomalie grammaticale (p. 72), et les grammaires du français tâtonneront longuement entre accord par voisinage et règles de priorité.
- 6 C'est le façonnage de ces règles qu'analyse A. Chervel. Il entreprend de déconstruire la thèse d'une entreprise concertée de masculinisation de la langue française au XVII^e siècle. S'il trouve chez Malherbe et Dupleix, dans la première moitié du XVII^e siècle, des préconisations en faveur de la priorité au masculin, il relève aussi des recommandations contraires, notamment chez Vaugelas, qui préfère l'accord de voisinage, plus agréable à l'oreille. Il cite *in extenso* et utilement la remarque de Vaugelas intitulée « Un adjectif avec deux substantifs de différents genres », dont une reprise tronquée a pu prêter à mésinterprétation. Le cas à examiner concerne l'énoncé « Ce peuple a le cœur et la bouche ouverte à vos louanges » :

Il faudrait dire *ouverts*, selon la Grammaire latine qui en use ainsi pour une raison qui semble être commune à toutes les langues que le genre masculin étant le plus noble, doit prédominer toutes les fois que le masculin et le féminin se trouvent ensemble ; mais l'oreille a de la peine à s'y accommoder parce qu'elle n'a point

accoutumé de l'ouïr ainsi de cette façon, et rien ne plaît à l'oreille, pour ce qui est de la phrase et de la diction, que ce qu'elle a accoutumé d'ouïr. Je voudrais donc dire *ouverte* qui est beaucoup plus doux, tant à cause que cet adjectif se trouve joint au même genre avec les substantifs qui le touche, que parce qu'ordinairement on parle ainsi, *qui est la raison décisive*, et que par conséquent l'oreille y est toute accoutumée. (*Remarques sur la langue françoise*, 1647, cité p. 104)

- 7 Vaugelas tranche en faveur de l'accord par voisinage, qui restera d'ailleurs enseigné dans les grammaires jusqu'au début du xx^e siècle.
- 8 Pour autant, A. Chervel ne souscrit pas à une éventuelle mise en question de la « suprématie du masculin ». Dans son propos liminaire, il considère que le masculin fonctionne en français comme le « genre "de base" » (p. 81) : c'est au masculin qu'est formé le participe dans « j'ai écrit », même si le sujet *je* représente une femme, c'est au masculin qu'on substantive les différentes catégories grammaticales (« le rire », « le froid et le chaud », « le pour et le contre »), ou les « lambeaux de phrases » (« le qu'en-dira-t-on ») (p. 81-82). S'il affirme le principe, A. Chervel n'éclaire pas le lecteur sur son origine : « Laissons d'abord de côté les considérations qui nous ramèneraient au genre grammatical du latin et à celui de l'indo-européen », déclare-t-il page 89. Ce poids du masculin en français le conduit à conclure que « toute entreprise visant à faire refluer le masculin dans la morphologie et dans la syntaxe est condamnée à s'en prendre tôt ou tard à la structure même de la langue » (p. 114) – mais, pourrait-on objecter, n'est-ce pas justement cela qui est visé ? Ne s'agit-il pas de s'en prendre à une structuration de la langue façonnée depuis les temps lointains de l'indo-européen par les sociétés qui parlaient cette langue ? N'est-ce pas à cet ordre ancestral, inscrit profondément dans les langues issues de l'indo-européen, que les promoteurs d'une langue plus inclusive voudraient finalement toucher ?
- 9 Signé par D. Manesse, le dernier chapitre de cette deuxième partie déplace le propos vers l'analyse des conséquences qu'entraînerait un enseignement de l'écriture inclusive à l'école et reprend des griefs déjà formulés au cours de l'ouvrage : multiplier les lettres muettes, bouleverser la ponctuation, complexifier les règles d'accord, dans la mesure où l'accord de proximité serait réservé aux êtres animés humains. L'objection selon laquelle l'écriture inclusive n'a pas vocation à être imposée aux écoliers, ni en particulier à ceux qui éprouvent des difficultés à entrer dans l'écrit, conduit D. Manesse à s'interroger sur l'inclusivité de cette écriture inclusive.
- 10 La troisième partie de l'ouvrage sort du cas spécifique de la langue française pour regarder comment la question du genre est traitée dans d'autres langues. É. Mignot et P. Eisenberg décrivent respectivement le cas de l'anglais et de l'allemand, pour lesquels la problématique de l'écriture inclusive a été posée dès les années 1980. L'anglais suit la voie de la neutralisation ; il adopte des stratégies d'évitement, en utilisant par exemple dans les offres d'emploi *you* de préférence à *she* et *he*, ou, plus généralement, en recourant à un *they* épique¹. Pour l'allemand, comme pour le français, on se trouve devant un processus non stabilisé : l'utilisation de l'astérisque (*Lehrer*innen*), du tiret de genre (*Lehrer_innen*), du *I* interne (*LehrerInnen*) n'a pas connu de généralisation. Sous la pression des groupes LGBT, le législateur a prévu, pour les offres d'emploi, une spécification du genre indifférencié, sous la forme de « l'ajout d'un *d* pour divers (m/f/d) » (p. 174). P. Eisenberg conclut à l'insuccès de ces tentatives, et termine : « La lutte du genderisme contre le masculin générique est une lutte contre un fait grammatical bien ancré dans l'allemand contemporain. Elle ne peut pas être gagnée » (p. 175). Il pose que le masculin générique est « un fait » pour l'allemand, de la même façon

qu'A. Chervel pose que le masculin est le genre de base du français, sans envisager d'alternative, et cette position, qui n'envisage pas la possibilité d'une évolution de la structure de la langue, suscitera les mêmes interrogations.

- 11 Dans le cas de l'arabe, étudié par L. Mansour, le genre féminin est fréquemment marqué par le morphème – at, qui toutefois peut concerner aussi des masculins. Un principe de différenciation existe dans les interactions : ainsi, la forme verbale (par exemple *tajlilis*, « tu t'assieds ») adressée à une femme diffère de celle qu'on adresse à un homme (*tajlis*, « tu t'assieds »). Cependant, cette différenciation a plutôt tendance aujourd'hui à s'estomper, et L. Mansour relativise le marquage du genre en arabe. Le cas du coréen, présenté par J. E. Rim, est particulièrement intéressant : parmi les neuf distinctions sémantiques qu'il marque morphologiquement, celle du genre ne figure pas. Il en résulte une incertitude que J. E. Rim illustre par l'exemple du récit, où l'auteur lui-même peut rester indécis sur le sexe du narrateur, ouvrant le champ des possibles à l'imaginaire du lecteur.
- 12 D. Manesse et G. Siouffi explicitent pour finir la conclusion principale de l'ouvrage : le coût social de l'écriture inclusive peut être jugé démesuré par rapport aux bénéfices escomptés. Entre deux enjeux sociaux, la défense des femmes et celle des scripteurs fragiles, les auteurs choisissent le second.
- 13 Un apport important de l'ouvrage tient aux précisions qu'il donne sur la thèse d'une entreprise de masculinisation du français au XVII^e siècle. Les études de B. Colombat et A. Chervel contribuent à relativiser cette idée ; la dominance du masculin est à la fois plus diffuse et plus profonde. Plus diffuse parce que, sur cette question, il n'y a pas de convergence chez les grammairiens du XVII^e siècle, qui hésitent entre un accord selon l'oreille et un accord selon la priorité du masculin, et parce que cette hésitation existait avant² et après l'Âge classique. Plus profonde, parce que la prééminence du genre masculin au sens physiologique, parfois invoquée pour justifier la prééminence du masculin dans l'accord³, n'est pas un sujet de questionnement pour ces grammairiens de la société d'Ancien Régime.
- 14 L'absence de questionnement sur la « suprématie du masculin » perdure dans plusieurs études de l'ouvrage. « Démasculiniser la langue, c'est vouloir la détricoter », déclare ainsi A. Chervel (p. 114) : le questionnement de cette suprématie expose-t-il fatalement l'ensemble du système à l'effondrement ?
- 15 Il est certain qu'une telle entreprise de détricotage⁴, plus radicale que ne l'ont peut-être envisagé les partisans de l'écriture inclusive, exigerait patience et doigté. Le point médian n'est sans doute ni le point final ni un point particulièrement diplomatique pour entrer dans un cheminement de féminisation de l'orthographe française. Les auteurs de *Le féminin & le masculin dans la langue*, qui ne souhaitent pas s'engager dans cette voie, signalent des pierres d'achoppement sur lesquelles bute l'écriture inclusive. D'autres ont surgi dernièrement, comme l'exaspération exprimée par de paisibles universitaires, qui se sentent exposés au « flicage permanent » d'intransigeants « inclusivistes » (Grinshpun *et al.*, 2019). En invitant des linguistes à apporter au débat sur l'écriture inclusive leur expertise, l'ouvrage de D. Manesse et G. Siouffi fournit une contribution, non certes définitive – la déclaration d'étanchéité entre ordre de la langue et ordre du monde, entre autres, nourrira assurément la controverse –, mais attendue, érudite et extrêmement stimulante.

BIBLIOGRAPHIE

BREYSSE Chrystel, 2001, « Le masculin l'emporte sur le féminin ! », dans G. Siouffi et A. Steuckardt éd., *La norme lexicale*, Montpellier, Université Paul-Valéry, p. 170-181.

CHEVALIER Yannick, CONSTANTIN DE CHANAY Hugues, GARDELLE Laure, 2017, « Bases linguistiques de l'émancipation : système anglais, système français », *Mots. Les langages du politique*, n° 113, p. 9-36.

GODINEAU Dominique, 2008, « Les tricoteuses : formation d'un mythe contre-révolutionnaire », *Révolution Française.net*, <https://revolution-francaise.net/2008/04/01/223-tricoteuse-formation-mythe-contre-revolutionnaire> (consulté le 9 décembre 2019).

GODINEAU Dominique, 1998, *Citoyennes tricoteuses : les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française*, Paris, Alinéa.

GRINSPUN Yana, MASSON Céline, SZLAMOWICZ Jean, 2019, « Le vertuisme égalitariste l'emporte sur le bon sens. Changer la langue pour plus d'égalité ? », *Le Monde*, 12 juillet 2019.

HCE (Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes), 2015, *Guide pratique pour une communication publique sans stéréotype de sexe*, Paris, HCE/fh.

SKLAR Elizabeth S., 1983, « Sexist grammar revisited », *College English*, vol XLV, n° 4, p. 348-358.

VIENNOT Éliane, 2019, « Chercher l'erreur », *Le Nouveau Magazine littéraire*, n° 14, <https://www.nouveau-magazine-litteraire.com/chercher-lerreur> (consulté le 9 décembre 2019).

VIENNOT Éliane, [s. d.], « Préconisations pour un langage inclusif », Pour un langage non sexiste, <http://www.elianeviennot.fr/Langue-prec.html> (consulté le 9 décembre 2019).

NOTES

1. Yannick Chevalier, Hugues Constantin de Chanay et Laure Gardelle constataient également, il y a deux ans, un recours privilégié à « des outils déjà existants (*he or she, they*, pluriel, deuxième personne) » (Chevalier *et al.*, 2017, p. 18).

2. Des formulations de cette « règle » se rencontrent dans les grammaires du XVI^e siècle (par exemple, à propos du latin : « *Many substantives singular, with a conjunction copulative coming between them [sic], will have an adjective plurall, which adjective shall agree with the substantive of the moste worthy gendre* » (W. Lily et J. Colet, *A Short Introduction of Grammar*, 1549, cité dans Sklar, 1983, p. 354). Pour d'autres formulations anciennes, voir Breysse, 2001.

3. A. Chervel cite ainsi « la loi du masculin comme représentant le sexe le plus fort », invoquée par l'abbé Fabre (p. 87, note 32).

4. Le tricot est décidément une métaphore récurrente dans cette polémique : « Langue française : ce qui a été tricoté pour renforcer la suprématie masculine peut être détricoté pour favoriser l'égalité », déclarait Éliane Viennot (2019). Sur le fantasme de la tricoteuse – ou de la détricoteuse –, voir Godineau, 1998 et 2008.

AUTEURS

AGNÈS STEUCKARDT

Université Paul-Valéry-Montpellier